



HAL
open science

Delporte et Malle, deux regards queers en évolution

Maël Rannou

► **To cite this version:**

Maël Rannou. Delporte et Malle, deux regards queers en évolution. Inverses : littératures, arts, homosexualités, A paraître, 23-24, pp.51-65. hal-04651835

HAL Id: hal-04651835

<https://hal.science/hal-04651835v1>

Submitted on 17 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Delporte et Malle, deux regards queers en évolution

Le Canada est souvent vécu depuis l'étranger comme une sphère plus libre et inclusive que d'autres pays. C'est bien sûr le cas de pays où l'homosexualité est interdite, mais aussi de pays condamnant le racisme ou l'homophobie. Le Québec attire ainsi énormément de Françaises et de Français qui soulignent souvent combien l'atmosphère paraît plus agréable sur ces questions, en tous cas dans les grandes villes multiculturelles comme Montréal.

Cette distinction se ressent de manière assez évidente chez deux autrices contemporaines qui ont toutes deux émigré puis publié, au Québec, et dont le travail a de multiples connexions : Julie Delporte et Mirion Malle. Dans cet article, qui s'appuie sur une lecture attentive de leur travail ainsi que d'entretiens et d'articles réalisés sur leurs œuvres, nous mettrons d'abord à jour les multiples liens, mais aussi les différences entre les travaux des deux autrices. En décrivant comment leur rapport à l'orientation sexuelle s'est construit à travers le temps dans leurs ouvrages, nous nous interrogerons sur les questions essentielles de la construction identitaire et du désir d'épanouissement au sein d'une communauté.

Des autrices aux liens multiples, mais différentes

Julie Delporte et Mirion Malle ne sont pas exactement de la même génération, la première a neuf ans de plus que la seconde, mais elles publient leurs premiers ouvrages à des dates proches : le premier fanzine de Delporte paraît en 2008, Malle ouvre son blog « Commando culotte » en 2013. La proximité est d'autant plus grande que Delporte est d'abord active dans la critique de bande dessinée et l'organisation d'événements autour d'elle. Puis, petit à petit, elle entre pleinement dans le dessin et son blog connaît un certain succès après les années 2010. Ses premiers livres publiés et distribués par des éditeurs sortent d'ailleurs en 2013 au Canada (*Je suis un raton laveur* chez La courte Échelle, et la version anglophone de *Journal*, chez Koyama Press). Si la publication en fanzines papier est importante chez Delporte, qui entretient un rapport particulier avec la matière, les deux autrices sont toutefois bien actives sur l'internet,

alors que les blogs BD sont encore très présents sur la scène de la bande dessinée, après avoir connu leur apogée quelques années auparavant.

Sur le plan personnel, les deux autrices naissent en France et effectuent une partie de leur carrière à Montréal¹. C'est cependant ici que se situe la première différence : alors que Julie Delporte commence à publier ses bandes dessinées au Québec et y vit toujours, Mirion Malle va d'abord obtenir sa notoriété en Europe. Elle a signé plusieurs contrats avec des éditeurs européens : Ankama, Warum et, à ce jour, elle travaille régulièrement avec La Ville brûle. Cela change notamment le rapport à leur public, beaucoup plus européen selon Malle², qui vit majoritairement de droits provenant de ce continent alors que Delporte est intégrée au marché québécois depuis ses débuts. Les deux mettent cependant en scène, depuis des années, le Québec contemporain, le dernier album de Malle, *Adieu triste amour* (2022), quittant même Montréal pour la Gaspésie.

Autre proximité des autrices, elles s'inscrivent dans un courant – aux frontières vagues –, qui peut être qualifié de « bande dessinée alternative ». Après avoir débuté dans les blogs, elles publient très majoritairement des bandes dessinées dans des formats rompant avec les classiques codes franco-belges (format 24 × 32 cm, 48 pages, couverture cartonnée) et rejoignent ceux, également vagues, du « roman graphique ». Dans son acception contemporaine, il s'agit de formats proches du roman, de plus d'une centaine de pages, le noir et blanc initialement retenu n'étant plus une condition nécessaire ; les deux autrices pratiquent d'ailleurs la couleur, même si cela est moins constant chez Malle. Si les termes évoqués restent flous, la proximité éditoriale des autrices est cependant clairement établie par la présence d'un éditeur commun. Julie Delporte publie, en effet, toutes ses bandes dessinées depuis 2016 chez Pow Pow, structure montréalaise créée par Luc Bossé

¹ Une approche comparée des parcours des deux autrices sous l'angle du rapport à l'identité et à la québécoité est disponible dans Maël Rannou, *Deux autrices franco-québécoises : itinéraires croisés de Julie Delporte et Mirion Malle, @analyses* vol. 18, n° 2 printemps été 2024.

² Les entretiens non sourcés sont ceux réalisés par l'auteur.

en 2010. Mirion Malle est d'abord publiée en France mais, depuis 2020 et la publication de *C'est comme ça que je disparaïs*, les droits québécois de certains de ses titres sont réservés à Pow Pow, qui a publié ses deux derniers romans graphiques³. Enfin, et ce n'est sans doute pas si marginal étant donné les références filmiques revendiquées des deux autrices, elles ont toutes les deux un temps étudié le cinéma.

Malgré un contenu bien différent, que ce soit dans les récits où les approches graphiques, les deux autrices ont donc beaucoup de points communs, qu'il s'agisse de leurs biographies ou de leurs stratégies éditoriales. Ces constats posés, il ne faut pas oublier l'essentiel : le fond. Et, là aussi, si les travaux diffèrent largement, des recouvrements sont évidents.



Couvertures des cinq ouvrages du corpus, aux éditions Pow Pow

³ Maël Rannou, *Pow Pow, Itinéraire d'un éditeur quadricéphale, Revue française d'Histoire du Livre* n° 143, janvier 2023, p. 71-82.

Un corpus intime

Delporte et Malle pratiquent, en effet, de longue date l'autobiographie ou l'autofiction. Contrairement à ce qui peut être écrit, ce n'est pas leur seule pratique. Si l'œuvre de Delporte est marquée par ce genre, l'autrice a publié des fictions comme *Je vois des antennes partout* (2016) et, de son côté, Malle revendique le statut de fiction pour ses deux romans graphiques. Reste qu'il y a toujours dans ces ouvrages un récit contemporain, une forme autofictionnelle, chez Delporte le journal, et chez les deux des éléments biographiques entre la vie des autrices et des personnages. Si elles jouent volontairement sur la confusion du « je » avec les lecteurs, cela passe aussi par les sujets, touchant constamment à l'intimité.

Interrogée sur son travail, au début de sa carrière, dans la revue universitaire ontarienne *Voix plurielles*, Delporte déclare : « J'ai appris assez tôt dans la vie que cela ne servait à rien de cacher les malaises sous le tapis, de faire semblant que tout va bien. Et le but en exprimant ces sentiments, c'est de passer par-dessus. Mon livre pour enfant, ce *Journal*, mon prochain livre à paraître : ils parlent tous de résilience⁴. » La résilience devient, en effet, un point saillant de son œuvre par la suite, mais aussi de celle de Malle. Réappropriation du corps et de sa place de femme dans *Moi aussi je voulais l'emporter* (2017) pour Delporte, récit de la lente dépression (*C'est comme ça...*) ou de la reconstruction après une relation abusive (*Adieu...*) pour Malle. Une autre toile de fond apparaît cependant que Delporte ne pouvait pas encore formuler ou identifier en 2013 : chez les deux autrices, une place de plus en plus importante a été donnée aux questions et aux communautés queers, à travers des récits qui, s'ils ne sont toujours pas autobiographiques, restent assurément personnels.

Les deux autrices mettent largement en scène dans leurs travaux un féminisme direct puis un univers lesbien qui se construit au fil des livres. Prenant conscience de son statut de femme dans *Moi aussi...*,

⁴ Sylvain Rhéault, *Entretien avec Julie Delporte*, *Voix plurielles* vol. 10 (n° 2), novembre 2023, p. 193-204.

Delporte s'assume ensuite en lesbienne politique. De son côté, Malle a d'abord percé avec ses bandes dessinées pédagogiques sur le genre et le féminisme ou encore le blog *Commando culotte*. Toutefois, elle place dans ses fictions des personnages queers visibles sans en faire l'enjeu central, et explique très clairement, au fil d'entretiens, sa volonté de construire des référentiels lesbiens décodables qui lui ont manqué dans sa propre construction.

Un réveil parallèle, aux incarnations distinctes

La chose est d'autant plus notable que les premiers livres des deux autrices, distribués en librairie⁵, sont les récits d'une relation hétérosexuelle. Le *Journal* de Delporte décrit la lente fin d'une relation, alors qu'elle part en résidence de création aux États-Unis, et montre à travers une émancipation graphique combien elle se sent écrasée par son compagnon artiste, dans ses productions comme dans sa vie. De son côté, Malle publie également en 2013 *Intimité amoureuse* (Warum), coréalisé avec Thomas Mathieu, un auteur ensuite salué par les médias pour son engagement féministe à travers le *Projet crocodile*⁶. Ce livre à quatre mains met en scène, de manière plutôt humoristique et derrière des pseudos transparents (Mimi et Toto), une relation déséquilibrée entre un jeune auteur de BD publié et une jeune autrice qui publie sur son blog et est fan de lui. L'essentiel du récit repose sur la fascination objectifiante de Toto pour la poitrine en 95 D de Mimi, et le récit met d'ailleurs en scène la manière dont il la drague lourdement jusqu'à ce qu'elle accepte ses avances, malgré ses résistances initiales. Aujourd'hui, ce livre est peu cité dans sa bibliographie en raison de son caractère secondaire, et il ne l'est ici que pour son intérêt comparatif. Un lecteur de Malle et de

⁵ Elles ont produit auparavant des fanzines et des publications web, qui ont eu une réelle importance dans leurs parcours mais qui ne peuvent être comparés à des éditions papier.

⁶ En 2013, Thomas Mathieu lance un blog où il illustre des témoignages de harcèlement de rue afin de conscientiser sur ces questions. Dans ce projet, tous les hommes sont dessinés en crocodile pour indiquer que, quelles que soient leurs intentions, ils restent potentiellement des agresseurs aux yeux des femmes. Plusieurs albums sont parus et le blog a été repris en 2015 par Juliette Boutant, qui l'a élargi à d'autres sujets féministes.

Delporte de 2013 reste, en effet, sur une impression de couples très hétérosexuels, voire hétéronormés. Toutefois, une gêne commence à poindre dans les deux cas et annonce l'évolution à venir.

Dans *Moi aussi je voulais l'emporter*, dont le titre d'apparence très poétique décrit une situation grammaticale très concrète (le brutal « le masculin l'emporte sur le féminin »), Delporte plonge dans son rapport au féminisme. En résidence en Finlande sur les traces de Tove Jansson, autrice des Moomins, elle erre dans son récit et rebondit sur tout autre chose. Le fait que Jansson soit une figure de femme lesbienne indépendante au tournant des années cinquante est très peu évoqué mais les dessins de son île et les croisements de regards entre son vécu et celui, des décennies après, de Delporte, mêle déjà les expériences. Dans *Corps vivante* (2022), elle évoque sa fascination pour Jansson et de nombreuses autres figures lesbiennes, et déclare avoir voulu vivre leurs vies, avant même de se rendre compte qu'elle partageait cette orientation : « J'ai voulu être lesbienne avant d'avoir du désir pour des femmes. Et avant de tomber amoureuse de l'une d'elles. La voilà, mon histoire. » (p. 127). Avec son travail plastique au crayon de couleur très maîtrisé, l'apport du collage et une thématique puissante en pleine ère #MeToo, *Moi aussi...* obtient un réel succès critique et public, à l'échelle de la bande dessinée alternative. Il place Delporte parmi les autrices à suivre, mais, en dépit de son style affirmé, elle n'est pas encore identifiée comme queer et, si son statut de femme lesbienne n'est absolument pas caché les années suivantes sur ses réseaux sociaux ou dans des entretiens, cela met du temps à se formaliser dans l'œuvre.



Julie Delporte, *Corps vivante*, p. 127.

En ce qui concerne Mirion Malle, le chemin ne passe pas par l'autobiographie. Après ce premier ouvrage resté relativement confidentiel, elle obtient un grand succès dans la bande dessinée de vulgarisation, la bande dessinée documentaire pour enfants *La Ligue des supers féministes* (La ville brûle, 2019), de nombreuses illustrations, avec son blog, etc. Identifiée comme militante, elle affiche ouvertement son lesbianisme en entretien et sur les réseaux sociaux et l'introduit, dans sa première fiction, de manière originale car non centrale : *C'est comme ça que...* est d'abord une bande dessinée sur la dépression, sur un mal-être contemporain et une difficulté à communiquer sur cette souffrance. Clara, le personnage principal, évoque dès la page 26 son ex en parlant d'« elle » mais cette question n'est pas un sujet. On comprend qu'elle a



vécu une relation toxique et violente avec un homme, et qu'elle se vit aujourd'hui clairement comme lesbienne. Au fil des pages, plusieurs spectres de relations comme de manières de vivre le genre sont représentés. C'est le cas notamment du personnage de Nico, l'ami intime, qui affiche à chacune de ses apparitions une claire *queer vibe* – cheveux et barbe rasée mais visible, une longue boucle d'oreille, du vernis à ongles – sans que cela ne soit questionné ou sujet.

Nico et la queer vibe,

Mirion Malle, *C'est comme ça que je disparaiss*, p. 93.

Contrairement à ses ouvrages documentaires, presque pédagogiques, Malle pose ici des personnages queers comme faisant partie de la normalité, d'un décor naturel, au même titre qu'elle va dessiner Montréal où elle habite, et parsemer les dialogues de français québécois. Bien sûr, Clara étant autrice (mais pas dessinatrice), vivant à Montréal et étant lesbienne, le livre va souvent être qualifié d'autofiction, ce que rejette Malle, qui note qu'on a trop tendance à faire de toute lesbienne parlant de lesbienne une autobiographie cachée, alors que toute autrice s'inspire de son vécu.

Dans les démarches des deux autrices, bien différentes, on remarque cependant la même volonté de représentation : portée directement dans l'œuvre et l'intime pour Delporte, clairement assumé dans le discours pour les deux. Malle affirme même vouloir investir la fiction pour offrir d'autres représentations que la souffrance d'être LGBT. Dans un entretien au magazine *Jeanne*, elle explique : « Je me suis rendu compte que je voulais plus tant que ça des films qui parlent d'homophobie, de violence, etc. [...] J'ai beaucoup pensé à ça, au fait d'avoir droit à des histoires douces » (Delon, 2022). Chez les deux autrices, c'est une approche heureuse du lesbianisme qui est développée. Un lesbianisme qui se questionne et s'exprime comme une révélation « joyeuse », terme revendiqué par Malle dans le même entretien, et qui affirme un désir de sororité et d'appartenance communautaire.

Une communauté

Entre *Moi aussi...* et *Corps vivante*, Delporte a publié un petit ouvrage de poésie illustré : *Décroissance sexuelle* (L'Oie de cravan, 2021). Dans ce livre, elle explore, à base de courts poèmes et d'eaux-fortes, un rapport très charnel à la sexualité, parfois performative, et un décalage avec l'hétéronormativité. Dans *Corps vivante*, elle explique n'avoir, pendant un an, plus fait l'amour qu'avec elle-même, tant le sexe à deux lui semblait loin de ses désirs. Elle décrit ainsi un retour vers soi qui permet ensuite d'avancer vers le sexe lesbien mais avec hésitation, faute de références et, après une première fois maladroite, de vivre un deuxième rapport ou « tout était joyeux, léger » (p. 16). Une autre occurrence de la « joie » donc, du plaisir sexuel, mais aussi de la

découverte qu'elle peut simplement appartenir tout à fait à la communauté lesbienne. Sa rupture avec le sexe à deux comme passage obligé de la relation a permis un sevrage, une autre voie, que l'on ressent émancipatrice. Son lesbianisme vient après beaucoup de lectures, de visionnages, et se conscientise, se politise – elle revendique avec Wittig d'être « lesbienne politique » et glisse dans *Corps vivante* des dizaines d'autres noms (Annie Ernaux, Courtney Barnett, Lauren Berlant, Chantal Ackerman, Dorothy Allison...). Il ne s'agit pourtant pas d'une action de *name dropping* ni d'un grand ouvrage théorique, mais bien d'une approche très émotionnelle, faite de résonances et d'échos avec des citations – textuelles, mais aussi d'images – qui entraînent peu à peu la réappropriation corporelle de Delporte. Elle construit d'ailleurs le récit dans une forme très atypique. C'est l'un des rares cas où le terme « roman graphique » peut faire sens, non pas par snobisme ou grâce aux références littéraires, mais parce qu'elle y creuse une forme réellement différente de la bande dessinée telle qu'attendue. Elle ne reproduit pourtant pas les masses de textes du roman mais les cisèle puis les monte avec des images colorées dessinées séparément⁷, qu'elle a ramenées de balades dont les résonances sont parfois évidentes (les images de plantes-vulves, des portraits, des reproductions), parfois nettement plus sibyllines. À travers ces constants allers-retours entre sa vie, des images, des lectures, elle ne fait pas de coming-out – même s'il s'agit de la première bande dessinée où son lesbianisme est posé aussi clairement – mais livre des questionnements autour de cette identité à s'approprier.

Dans ces questionnements, celui de la communauté est central : après l'acculturation via des lectures et films précités, Delporte veut être acceptée par les gens parce qu'elle est devenue lesbienne sur le tard, qu'elle a « peur d'être une femme hétérosexuelle qui expérimente et s'enfuit aussitôt » (p. 13). Plus tard, elle se réjouit qu'une amie la considère comme « une vraie » car elle n'a pas de type de femme

⁷ L'autrice évoque d'ailleurs une pratique plus proche du cinéma, où des morceaux de récits distincts sont réagencés, recomposés, liés ou déliés, que de l'approche classique de la planche en bande dessinée. On rappellera que son mémoire sur la bande dessinée a été réalisé dans une filière d'études cinématographiques, montrant bien que les catégorisations lui siéent mal.

préférée mais les aime toutes (p. 131). Dans un bel entretien au webzine *Bodoï*, elle revient longuement sur ce besoin d’être reconnue comme pair par la communauté, quitte à la surperformer :

C’est une espèce de syndrome de l’imposteur, avec l’idée d’arriver trop tard. C’est un peu l’expérience d’une honte en décalé... J’avais honte face à la communauté d’arriver si tard... T’es une “petite nouvelle”, quoi. Beaucoup de lectrices se sont reconnues là-dedans, dans la peur de ne pas être assez queer. J’ai ressenti comme une gêne... Je me souviens, je me suis coupé les cheveux quand j’étais en pleine réflexion. Y a un côté très adolescent, voilà, je me suis coupé les cheveux avec les côtés rasés, pour marquer ça. Et en même temps, t’as honte de faire ça, tu te demandes “qu’est-ce que les gens vont penser ?”...

Ce qui me fait du bien, c’est que j’ai eu des retours de gens qui me disent “moi aussi, j’ai le syndrome de l’imposteur”. Je n’ai pas cherché à savoir pourquoi, mais sans doute soit d’arriver tard, soit de continuer à avoir des relations avec des hommes... Il y a mille raisons, j’imagine qu’il y a aussi des filles super féminines qui ne se sentent pas comme des “vraies lesbiennes”. Ce n’est pas juste moi, et ça je ne l’avais pas remarqué avant (Loire, 2022).

Ce rêve de communauté peut s’incarner à travers le groupe mais se retrouve, en réalité, dès la fascination pour Tove Jansson vivant retirée avec sa compagne sur son île finlandaise. Dans son livre comme dans ses entretiens, tout concourt à dire qu’être lesbienne a dû être intellectualisé, mais apparaît désormais comme une évidence. Elle a pleinement envie de rejoindre cette communauté, d’y être intégrée et de pouvoir parler en son nom sans sentiment d’illégitimité.



Julie Delporte, *Corps vivante*, p. 162-163.

Double-page montrant la construction atypique de l'ouvrage.

Si Malle évite d'aborder frontalement cette question dans son travail, même si elle évoque librement en entretien la découverte tardive de son lesbianisme, présent dès l'enfance mais invisible même à ses yeux, son travail montre la même mise en avant de plus en plus importante de la présence communautaire. Dans *C'est comme ça...* Clara est en difficulté dans son cercle amical et se sent un peu hors du monde, et elle décide alors de se tourner vers des ami·e·s « refuges ». Ces ami·e·s, qui savent être là et sont clairement identifiés comme queers, ne sont certes plus que deux à la fin du livre, mais à trois avec Clara ils forment une réelle petite communauté, incarnée par une fuite en fin de semaine dans un chalet enneigé. Cette fuite conclusive annonce le milieu de l'ouvrage suivant *Adieu, triste amour*, dont le titre trompeur tranche avec le contenu dénué de toute tristesse. La première moitié de l'ouvrage décrit comment Cléo se rend compte que son copain a été un harceleur. Toutefois, il reste défendu par tous ses proches, qui minimisent les choses, y compris par certaines de ses amies, qui ne comprennent pas sa réaction et son malaise. La seconde partie est celle d'une fuite, comme un changement de saison, où Cléo fuit dans la campagne gaspésienne et découvre une communauté queer tenant un café et offrant un lieu

chaleureux et de possibles amours. La coupe de cheveux, évoquée de manière presque gênée par Julie Delporte en entretien, est un des passages marquants de l'intégration communautaire de Cléo qui, disant adieu à son triste amour si mâle, regarde vers la joie de l'amour d'une personne du même genre. Réalisé durant le confinement, *Adieu, triste amour* est forcément empreint de désir de grand air, mais ce n'est pas la seule raison à cette fuite. Pour l'autrice, cela revient à un imaginaire lesbien commun, à une image d'Épinal certes mais désirable :

Dans la communauté lesbienne, ou la communauté queer en général, il y a toujours eu ce rêve de "*partir à la campagne fonder une petite communauté entre nous*" – un peu sur les traces des communautés séparatistes des années 1970. C'est toujours un peu un fantasme aussi, de se retrouver justement dans ce groupe, de se retrouver dans l'entre-soi. Ça fait des années qu'on se dit avec mes amies que ce serait super de pouvoir partir pas trop loin de la ville, mais quand même à la campagne, dans la nature, de faire notre petit potager, avoir des animaux, faire des dessins et créer. (Penicaut, 2022)

Déjà dans *C'est ainsi que...* Clara demandait à une amie, mi-inquiète mi-envieuse : « Ça te plaît, de vivre loin de la ville ? » (p. 81) Le désir vient de loin. C'est d'ailleurs ce qui relie ces livres : au fil des volumes des idées reviennent, font écho, et semblent tisser une nouvelle destination, toujours en cohérence mais avec des avancées nettes. Difficile d'imaginer de quoi parleront les prochains livres de Delporte et Malle, mais si la résilience sera sans doute encore présente, il semble assez évident que l'idée de communautés heureuses, d'apprentissage du collectif et de la relation seront sans doute approchés. Il n'est bien sûr pas impossible que les autrices souhaitent rompre avec les attentes du lectorat, mais étant donné le fond de leurs livres comme de leurs propos, l'idée de la représentation optimiste d'une société non-hétéronormative semble toutefois inévitable. Pour construire ces représentations, qui ont tant manqué à l'enfance des autrices, pour donner un monde désirable aux adolescentes qui liront, pour définir aussi des modèles qui cassent la norme, à la manière de Delporte elle-même, fière de pouvoir être cela

pour sa nièce de sept ans (*Corps vivante*, p. 194), c'est-à-dire la tante lesbienne assumée qui lui a manqué.



La coupe de cheveux, rituel collectif et communautaire.

Mirion Malle, *Adieu, triste amour*, p. 188.

Conclusion

La lecture parallèle des deux corpus de Julie Delporte et de Mirion Malle montre à la fois d'étonnantes proximités – nationales, éditoriales, et d'évolutions personnelles – mais aussi de réelles différences. Elles sont notables tant d'un point de vue graphique que narratif, Mirion Malle utilisant une forme bien plus proche de la bande dessinée, et moins fragmentaire, que celle de Delporte. Par ailleurs, la portée autofictionnelle des œuvres de Malle s'est révélée nettement moins évidente que ce qui a pu ressortir de certains médias, dont elle conteste d'ailleurs la lecture.

Au fil des albums, grâce à une lecture à la fois chronologique et globale, des rebonds sont cependant apparus, notamment dans la manière dont deux autrices, à leurs manières, sortent d'une projection hétérosexuelle du monde pour affirmer plus fortement la place d'autres possibles. Qu'il soit abordé de manière frontale ou comme un arrière-plan, les deux autrices développent un espace de représentation important, toujours plus vaste et marqué par le besoin d'une description joyeuse. Elles expriment en entretien une pleine conscience de cette nécessité, qui leur a notamment manqué lorsqu'elles étaient enfants. Si les stratégies diffèrent en partie, l'objectif est finalement plus proche de ce point de vue qu'il ne le paraît en feuilletant les ouvrages. Au-delà de l'affirmation de l'existence des lesbiennes dans l'imaginaire des lectrices, les deux autrices affichent aussi, avec toujours plus de place au fil des titres, l'importance majeure d'une communauté soudée qui crée des espaces où, si la tristesse peut s'exprimer et être comprise, une franche douceur ouvre la possibilité d'une vie joyeuse.

Maël Rannou

Conservateur territorial des bibliothèques, directeur des bibliothèques de Caen, doctorant en Sciences de l'information et de la communication (Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines / Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines).

Références bibliographiques

1. Corpus

Julie Delporte, *Journal*, L’Agrume, 2014. Réédition Montréal, Pow pow, 2020

– *Moi aussi je voulais l’emporter*, Montréal, Pow pow, 2020

– *Décroissance sexuelle*, Montréal, L’Oie de Cravan, 2021

– *Corps vivante*, Montréal, Pow pow, 2022

Mirion Malle et Thomas Mathieu, *Intimité amoureuse*, Warum, coll. « Décadence », 2013

Mirion Malle, Montréal, Pow pow, 2020

– *Adieu triste amour*, Montréal, Pow pow, 2020

2. Articles critiques et entretiens

Tous les liens ont été consultés le 22 avril 2024.

Amélie Ducharme, *Valoriser ce « petit sac de femmes inspirantes » : réécriture intime et illustrée de l’histoire littéraire chez Delporte*, *Fémur* n° 7, 2023, en ligne <<https://revuefemur.com/index.php/2023/06/10/valoriser-ce-petit-sac-de-femmes-inspirantes-reecriture-intime-et-illustree-de-lhistoire-litteraire-chez-delporte>>

Fanny Hubert, *Mirion Malle : « Mon expérience du lesbianisme est très joyeuse »*, *Jeanne magazine* n° 96, avril 2022

Mathilde Loire, *Julie Delporte : « Je ne voulais pas d’un livre de coming-out »*, Bodoï, avril 2023, en ligne ; <<https://www.bodoi.info/julie-delporte-je-ne-voulais-pas-dun-livre-de-coming-out>>

Milo Penicaut, *Trois questions à Mirion Malle (Adieu triste amour) : « J’avais envie de parler des dynamiques de groupe »*, *L’éclaireur Fnac*, 09 avril 2022, en ligne : <<https://leclaireur.fnac.com/article/84988-trois-questionnes-a-mirion-malle-adieu-triste-amour>>

Maël Rannou, *Pow Pow, itinéraire d’un éditeur quadricéphale*, *Revue française d’Histoire du Livre* n° 143, janvier 2023, p. 71-82

Maël Rannou, *Deux autrices franco-québécoises : itinéraires croisés de Julie Delporte et Mirion Malle*, *@analyses* vol. 18, n° 2 printemps été 2024

Sylvain Rhéault, *Entretien avec Julie Delporte*, *Voix plurielles* vol. 10 (n° 2), novembre 2023, p. 193-204

Tous les titres étudiés sont publiés au Québec par Pow Pow, que nous remercions pour leur autorisation de reproduction.